

Liverpool, décembre 1940

La jeune Emily Haycock courait à perdre haleine le long de George Street. Elle avait dix minutes de retard, et elle grimpait la colline avec sur les poumons la brume épaisse qui s'échappait de la Mersey. La porte de derrière n'était plus qu'à quelques mètres. Elle avait quitté l'usine de munitions à l'heure, mais le bus lui avait paru si lent qu'elle avait cru qu'ils n'arriveraient jamais. George Street était juchée sur les hauteurs d'un précipice de grès dont les marches qui menaient vers les docks étaient usées par les allées et venues. Emily savait qu'à peine rentrée elle devrait récupérer les tickets de rationnement et redévaler la colline au pas de course afin de rejoindre les autres employés de l'usine à l'épicerie qui faisait le coin d'Albert Street. Elle espérait qu'il resterait suffisamment de lard et de beurre d'ici à son arrivée... Que mangeraient ses petits frères, sinon ? La nuit ne tarderait pas à tomber, l'épicerie fermerait et tout le monde se préparerait pour le couvre-feu.

Alfred, le beau-père d'Emily, avait combattu dans le régiment du King's Own Lancaster l'année précédente avant qu'une blessure ne le ramène à la maison. Il marchait désormais avec une chaussure orthopédique et une canne. Il souffrait de toute évidence énormément, même s'il se plaignait rarement.

Dès le lendemain de sa décharge médicale officielle, il avait rejoint la Home Guard ¹, où il passait chacune de ses soirées, sept jours sur sept.

— Bonsoir, princesse, murmura-t-il alors qu'Emily déboulait dans la pièce.

Il était assis au bord du canapé. Avec son gros cadre en bois et son rembourrage en crin de cheval, cela leur avait demandé une force surhumaine, ce matin-là, de le déplacer du petit salon jusqu'au fourneau, dans la cuisine. Emmittouffée sous une vieille couverture reprise qui masquait mal sa silhouette squelettique, la mère d'Emily dormait. Plus tôt dans la matinée, malgré son inconfort plus qu'évident, elle avait insisté pour qu'on la tire du lit et qu'on la fasse descendre au rez-de-chaussée. Un air âcre flottait dans la cuisine. Ça sentait le sang et le crachat, les cheveux sales et le vomi.

— Chhh, souffla Alfred en dressant un doigt devant sa bouche.

— Comment va-t-elle ? murmura Emily tout en rejoignant sur la pointe des pieds le canapé où reposait la pauvre femme dont le teint autrefois de nacre était aujourd'hui couleur de suif.

La tête de sa mère était tournée de trois quarts en direction du dossier. Des gouttes de transpiration perlaient sur sa lèvre supérieure, et le souffle qui sortait de sa bouche était laborieux, plongée qu'elle était dans le sommeil profond et réparateur des mal-portants. Ses cheveux bruns emmêlés étaient plaqués sur sa joue. À la commissure de ses lèvres, une trace de sang séché qui provenait très probablement de sa dernière quinte de toux. La peau fine et parcheminée qui recouvrait ses yeux semblait avoir été aspirée à l'intérieur de son crâne.

— Ta journée s'est bien passée, trésor ? demanda

¹ Formation paramilitaire composée de bénévoles qui, en complément de l'armée de terre, protégeaient le territoire contre un éventuel débarquement allemand.

Alfred en caressant tendrement le bras d'Emily, geste à la fois d'affection et de solidarité face à ce spectacle désolant.

Emily ne pouvait pas lui répondre ; elle était incapable de parler. Chaque fois qu'elle rentrait chez elle, il lui fallait un petit laps de temps pour s'ajuster à la vie telle qu'elle était aujourd'hui, et non telle qu'elle était censée être. Elle n'avait que seize ans, et durant la journée, à l'usine, elle pouvait faire abstraction de cette situation nouvelle, avec une mère malade et un beau-père blessé, comme si quelque part, rien de tout cela n'était réel. Elle pouvait s'imaginer que sa vie était toujours celle d'avant, avant la guerre, avant la tuberculose, avant ce jour où elle avait dû abandonner son rêve de devenir infirmière à St Angelus.

— Le médecin est venu, aujourd'hui. Il veut à tout prix qu'elle intègre le sanatorium de West Kirby, en bord de mer. Elle lui a promis d'y réfléchir. Il est prêt à remuer ciel et terre pour lui obtenir un lit. C'est vraiment quelqu'un de bien, ce docteur...

Emily confirma d'un hochement de tête. Elle l'avait vu de nombreuses fois venir s'occuper de sa mère, et c'était quelqu'un qu'elle appréciait beaucoup. À ses yeux, cet homme était la bonté et l'altruisme incarnés.

— Comment puis-je vous payer ? avait-elle entendu Alfred s'enquérir après son premier passage.

— Vous ne me devez rien, avait répondu le docteur. Le gouvernement s'en charge, et même si ce n'était pas le cas, je n'accepterais pas d'argent de votre part.

Après son départ, Emily avait lu la liste de ses recommandations.

La fenêtre de la chambre doit rester ouverte.

Repos forcé pendant au moins six mois, la tête surélevée par cinq oreillers.

Bains interdits.

Repas nourrissants indispensables.

Toute source d'angoisse ou d'excitation proscrite.

Un visiteur à la fois seulement, et toujours avec un masque de mousseline replié quatre fois sur lui-même.

Toute personne en contact avec la malade doit se laver les mains dans une solution diluée de Dettol avant de quitter la maison.

Contactez l'hôpital si les symptômes s'aggravent.

À cet instant, Emily avait vu son rêve de devenir infirmière s'effondrer sous ses yeux.

— Elle n'a envie de quitter ni la maison ni les petits, mais quoi que tu lui aies dit ce matin, on dirait bien que ça a fait son chemin, lui confia Alfred. Le Dr Gaskell aimerait qu'elle fasse une nouvelle radio, puis il veut affaiblir son poumon malade, afin de le mettre au repos. Il est un peu perdu, car il pensait sincèrement que l'alitement changerait la donne. Ta mère peut être tellement têtue parfois...

Il posa alors sur sa femme un regard si tendre qu'Emily en eut mal au cœur. Elle savait très bien ce qu'il voulait dire. Sa mère ne s'était décidée que ce matin à la faire rappeler le docteur, de toute évidence alarmée par ce qui avait tout l'air d'une détérioration soudaine : au lieu de cracher du sang quelques fois par jour, elle semblait prise de quintes toutes les cinq minutes désormais.

— Au moins a-t-elle respecté l'alitement forcé..., commenta Emily.

Elle avait conscience de se raccrocher à ce qu'elle pouvait, et Alfred le savait lui aussi.

— Elle a également accepté de rendre visite au Dr Gaskell à l'hôpital de St Angelus demain. C'est vraiment chic de sa part de faire toute cette route pour venir la voir à domicile... Elle a entièrement confiance en lui,

et c'est de loin le meilleur médecin de Liverpool. Je lui confierais ma femme les yeux fermés. Je pense qu'il a l'intention de la convaincre de rejoindre le sanatorium une fois la radio effectuée. Il m'a confié craindre que le deuxième poumon soit atteint, désormais. Le souci, c'est que tout un tas de sanatoriums ont été fermés à cause de la guerre... On pourrait attendre des mois. Elle pourrait n'avoir nulle part où aller.

La voix d'Alfred se fêla dans sa gorge. Ils savaient tous les deux que si la pauvre femme envisageait enfin de quitter ses garçons, c'est qu'elle était vraiment très mal.

— Il nous attend à St Angelus à dix heures demain matin, ajouta Alfred après un instant de silence.

Emily s'accroupit et prit la main de sa mère, tout osseuse et veinée, telle une serre d'oiseau. Elle y déposa un baiser et se cacha le visage. Il ne fallait pas qu'Alfred la voie pleurer. Il avait suffisamment de choses à gérer comme cela. Elle se devait d'être son roc, pas un fardeau.

Les parents d'Emily étaient persuadés qu'elle n'avait pas conscience de la gravité de la situation, et ils s'efforçaient de la tenir dans l'ignorance. Sauf qu'ils se trompaient. Elle les avait entendus, en plein cœur de la nuit, alors qu'ils les croyaient tous endormis, parler, murmurer, pleurer.

Elle avait assisté aux quintes de toux de sa mère, à ses sueurs froides, l'avait vue cracher du sang avant de s'effondrer sur une chaise, épuisée. Elle avait vu ses chevilles enflées, l'avait entendue se plaindre de ses douleurs à la poitrine. Elle avait côtoyé assez de gens dans le même état, ces dix dernières années, à grandir près des docks de Liverpool. Elle n'était pas aveugle.

Ce matin-là, tandis qu'Emily s'occupait de sa mère, elle avait pris sa décision.

— Je vais arrêter de travailler à l'usine, m'man. Rita nous a beaucoup aidés jusqu'ici, avec les garçons, mais

je pense que je ferais mieux de rester jusqu'à ce que tu te rétablisses. Après tout, le docteur dit que tu n'as le droit de te lever qu'une fois par jour pour aller aux toilettes. Il faut que je reste à la maison, m'man.

Sa voix l'avait trahie malgré elle. Emily ne s'était pas attendue aux larmes qui menaçaient de couler sur ses joues. Sa mère avait ouvert la bouche pour répondre, mais une nouvelle quinte de toux l'en avait empêchée. La traînée rouge qu'elle s'était efforcée de dissimuler dans son mouchoir n'avait pas échappé à sa fille.

— Tu as sûrement raison, ma chérie, avait-elle finalement soufflé avec une grimace de douleur tandis qu'Emily lui soulevait les bras pour les laver tout en ôtant délicatement le mouchoir d'entre ses doigts.

— C'est plutôt mauvais signe, non ? avait-elle lancé en désignant d'un coup de menton la tache cramoisie.

— Aucune idée, ma chérie. Qui sait ? Et si c'était le contraire ? À cracher tout ce sang, je me fais peut-être du bien...

La pauvre femme elle-même ignorait d'où lui venaient ces paroles de réconfort. D'un vieux souvenir, peut-être, du fantôme d'un ancêtre... Ou alors, elle les avait inventées dans sa détresse à rassurer les siens. À les garder forts.

— Je vais demander à papa d'appeler le docteur, et je préviendrai l'usine que tu as besoin de moi à la maison. Je pourrai arrêter ce vendredi. Il faut à tout prix que tu guérisses, m'man. Je t'en prie... Va dans ce sanatorium.

Mère et fille avaient échangé un sourire faible. Emily s'était penchée vers elle et avait déposé un baiser sur sa joue.

— Je crois bien que le devoir m'appelle... Tu les entends ?

Elles avaient échangé un nouveau regard entendu teinté d'une exaspération attendrie tandis qu'en bas, les cris valsaient au-dessus de la table du petit déjeuner.

— Je les déposerai chez Rita en allant travailler, sauf si je craque avant et que j'en prends un pour taper sur l'autre, bien sûr... Je dois partir dans une demi-heure, si je ne veux pas être en retard. On va déménager le canapé dans la cuisine, comme tu nous l'as demandé, puis Alf t'aidera à descendre, d'accord ? Tu as raison : il fait meilleur en bas, mais ça ne te donne pas le droit d'arbitrer les querelles !

Emily savait parfaitement que c'était la raison pour laquelle sa mère voulait s'installer en bas, et qu'elle rêvait de pouvoir de nouveau s'occuper des garçons.

— Vas-y, ma chérie. Merci..., avait-elle soufflé en pressant doucement la main d'Emily.

Mais alors que sa fille s'apprêtait à quitter la pièce, elle l'avait rappelée. Emily s'était tournée lentement vers le lit, prise d'une soudaine panique. *Non, maman, je t'en prie*, suppliait une petite voix dans sa tête. Elle n'avait pas envie d'en savoir davantage. Elle préférait de loin qu'elles continuent toutes les deux à prétendre que les choses finiraient par s'arranger. C'était en tout cas beaucoup plus simple pour elle.

— Je sais qu'Alfred n'est pas ton vrai père, mais tu sais qu'il t'aime, n'est-ce pas ? Il te considère comme sa fille au même titre que les garçons. Tu as toujours tenu une place particulière dans son cœur.

Emily avait relâché son souffle dans un soupir de soulagement.

— Ne t'inquiète pas, m'man, j'en ai bien conscience. Et je l'aime, moi aussi. Je le considère comme mon père, tu le sais bien. Tu n'aurais pas pu trouver un homme meilleur, je t'assure. C'est mon p'pa à moi, et je le lui dis tous les jours !

Elle avait agrémenté sa réponse d'un grand sourire tout en observant sa mère tellement amaigrie qu'elle avait l'air d'une poupée perdue au milieu du lit. Elle avait

alors vu ses yeux se gonfler de larmes et deviné que ce qu'il venait de se passer entre elles allait au-delà de la simple appréciation de l'homme qui leur avait procuré à la fois foyer, sécurité et amour. Sa mère cherchait à s'assurer qu'Alfred n'en manque pas à son tour s'il devait lui arriver quoi que ce soit.

— Ne te fais pas de souci pour lui, m'man. Jamais je ne pourrai le laisser tomber. C'est mon héros.

Incapable de dormir, la nuit précédente, elle avait entendu les murmures qu'avaient échangés ses parents.

— C'est sans espoir, désormais. Les deux poumons sont touchés...

Les pleurs de sa mère, la lutte d'Alfred pour trouver les paroles adéquates... Puis les rôles s'étaient inversés, et c'était sa mère qui avait fini par le consoler.

Emily avait eu envie de courir dans leur chambre, de se glisser dans leur lit et de les supplier. « Je vous en prie, dites-moi ce qu'il se passe ! Dites-moi que c'est un cauchemar ! Je n'y comprends rien... Tout change autour de nous, et j'ai peur. J'ai tellement peur... » Elle était envahie par la peur de ne pas avoir conscience de ce qui les attendait, et par celle de savoir que le pire restait probablement à venir.

Désormais, Emily se rendait compte à quel point l'état de sa mère s'était détérioré en l'espace de quelques heures à peine.

— Elle a passé toute la journée ici. Elle refuse de remonter dans son lit, lui confia son père. Elle a dit qu'elle voulait vous voir, toi et les garçons, lorsque vous rentriez. Tu connais ta mère, elle ne supporte pas de rater quoi que ce soit...

Une odeur lui parvint alors aux narines qui la fit saliver. Elle se tourna et découvrit sur la table de la cuisine un gros plat en céramique recouvert d'un torchon. Les

larmes, qui n'étaient jamais bien loin, lui montèrent aussitôt aux yeux. Encore un geste de l'une de leurs voisines ; probablement Mrs Simmonds, qui aimait venir tenir compagnie à sa mère quand son père partait faire ses rondes. S'il n'y avait pas de viande aux alentours, leur voisine s'emparait des quelques légumes qui traînaient dans la cuisine des Haycock pour les rapporter quelques heures plus tard dans un état bien plus appétissant. Ou alors, elle doublait sa ration de ragoût et en déposait la moitié chez eux afin qu'Emily puisse la faire réchauffer le soir venu pour les garçons, lorsqu'ils reviendraient de chez Rita. Rita : encore une voisine généreuse dont ils dépendaient tous. Emily la considérait comme sa confidente, sa meilleure amie. Mieux encore : la grande sœur qu'elle n'avait jamais eue. Malgré le peu d'années qui les séparaient toutes les deux, la jeune femme avait déjà fondé sa petite famille.

La mère d'Emily ouvrit les yeux et sourit à Alfred. Emily ressentit un pincement de jalousie. Ses parents s'aimaient tellement qu'il lui arrivait parfois de se sentir exclue. Elle tomba à genoux devant le canapé.

— Ça va, m'man ? lança-t-elle afin d'attirer l'attention de sa mère tout en culpabilisant de voler la place d'Alfred.

— Oh, tu es là, ma princesse..., murmura sa mère avec un air légèrement surpris. J'ai dû le sentir, et ça m'a réveillée. Tant mieux. Dis-moi, trésor, tu veux bien prendre les tickets et aller à l'épicerie avant que les garçons ne soient rentrés ?

— Ils sont déjà rentrés, mon amour, intervint Alfred en souriant tendrement à sa femme. Ils sont chez Rita.

Les petits de Rita et les leurs étaient inséparables.

— Ils ne devraient plus tarder. Elle les a récupérés directement à l'école, ajouta-t-il.

— Il y a des moments où j'ai l'impression d'avoir quatre petits frères, et à d'autres aucun, commenta Emily en

sortant les carnets de rationnement du tiroir de la table en bois de la cuisine. Vous pensez qu'un jour, on arrivera à les décoller ?

Même sa mère ne put s'empêcher de rire, malgré la douleur évidente que ce simple effort lui causait. On avait sérieusement parlé de faire évacuer les enfants d'Arthur Street et de George Street. Ils vivaient beaucoup trop près des docks, disait la lettre. La plupart étaient d'ailleurs déjà partis, principalement pour le nord du pays de Galles. Seuls restaient ceux dont les parents refusaient de se séparer, ou qui croyaient que la guerre ne tarderait pas à prendre fin.

— Nos garçons n'iront nulle part sans nous, avait déclaré Alfred à la lecture de la lettre. Si une bombe doit nous emporter, qu'elle nous emporte tous.

Emily avait ricané.

— Je ne vois pas pourquoi une bombe nous emporterait, p'pa, mais en tout cas, ce serait sûrement plus simple et plus sain pour maman si les garçons partaient. À l'usine, j'ai entendu quelqu'un dire que les évacués étaient bien nourris. Ceux qui sont partis pour le pays de Galles ont droit à des œufs et à de la viande... Rien que pour ça, ça vaudrait le coup qu'ils y aillent.

De nombreux enfants d'Arthur Street avaient été évacués à Rhyl la semaine précédente, et leurs mères n'avaient toujours pas séché leurs larmes. Alfred avait assisté à la scène, et il était plus que jamais résolu à garder les garçons auprès de lui. Mais Emily, elle, savait que le moment était peut-être venu. Maintenant que sa mère n'était plus en état de s'en occuper et qu'elle acceptait enfin d'envisager le sanatorium, il était peut-être temps, oui, que ses petits frères rejoignent leurs camarades. L'idée de vivre ici sans les garçons et sans sa mère lui donnait le sentiment de plonger dans un puits sans fond de solitude.

— La guerre sera terminée que les garçons n'aurent toujours pas rejoint le pays de Galles, avait riposté Alfred. Ce ne sera que du temps de perdu. Et par-dessus le marché, je n'ai aucune envie que nos enfants soient élevés par de parfaits inconnus. Ta mère n'en fermerait plus l'œil, c'est certain. Elle serait morte d'inquiétude.

Il y avait une part de vérité dans ses paroles. Emily savait que les garçons étaient actuellement chez Rita, et qu'ils s'amusaient comme des fous, mais elle savait également que Rita envisageait la même chose. Jack, son mari, était au front, et il lui avait écrit d'envoyer les petits ailleurs, il y a des semaines de cela. Rita n'en avait pas encore parlé, mais Emily avait vu la femme en charge d'organiser les évacuations quitter le jardin de son amie la veille au matin.

Elle ne savait pas comment son père et elle s'en sortiraient sans Rita. Si ses propres enfants étaient évacués, ils ne pourraient évidemment plus accepter son aide... Rita luttait quotidiennement pour s'en sortir, mais elle offrait toujours son aide de bon cœur, et Emily faisait de son mieux pour lui rendre la pareille, par exemple en gardant les garçons quand son amie faisait des heures à l'usine le week-end. Si ses fils partaient, Rita demanderait très probablement à passer à plein temps. C'était tout à fait normal, mais cela signifierait également qu'elle ne serait plus là pour leur donner un coup de main. Ces idées noires n'avaient pas quitté l'esprit d'Emily depuis la veille, mais il lui fallait désormais faire vite si elle voulait récupérer les denrées puis ses petits frères avant la tombée de la nuit.

— Je me dépêche, m'man. Je suis de retour dans trente minutes, d'accord ?

Sa mère esquissa un nouveau sourire faible.

— Tu es bien gentille, mon Emily. J'ai de la chance de t'avoir...

Emily vint déposer un baiser sur le front de sa mère, et demeura quelques instants à respirer l'odeur de ces cheveux qu'elle n'osait pas laver.

Avant de partir pour l'épicerie, elle passa la tête dans l'entrebâillement de la porte de Rita.

— Donne-moi tes tickets, vite. Il y a du beurre, aujourd'hui !

— Tu es un amour, répondit Rita en s'empresant de récupérer ses tickets dans leur tiroir. Comment va ta mère ? Je lui ai apporté un peu de soupe à l'orge perlé au déjeuner, mais elle n'en a pas voulu...

Son expression trahissait son inquiétude vis-à-vis de sa jeune amie, dont les deux petits frères s'étaient jetés dessus à peine avait-elle franchi la porte.

— On s'amuse comme des fous, Emily ! Tu viens jouer avec nous, dis ? Rita a dit qu'on écouterait la radio, tout à l'heure, parce qu'il y aura des nouvelles de la guerre et qu'elle veut savoir où est Oncle Jack. Tu viendras écouter ? la suppliait le petit Richard en bondissant contre sa jambe.

— Je dois d'abord aller à l'épicerie, mon cœur, répondit Emily avec un sourire pour Rita. Et on pourra faire un jeu après manger, si vous voulez. Mais il faudra promettre d'être sages, d'accord ? Maman se repose sur le canapé qu'on a déplacé dans la cuisine, ce matin. Ça lui fera plaisir d'être à côté de vous.

— Oui ! Maman est sur le canapé ! Maman va mieux ! se mit à chanter Richard sans cesser ses cabrioles.

Puis, visiblement satisfait, il prit la poudre d'escam-pette et retourna jouer avec les garçons.

— J'étais là quand le médecin est venu, Emily, souffla Rita. Ton père m'a demandé de le remplacer le temps qu'il aille chercher son planning au club. Apparemment, elle a été malade toute la matinée. Le médecin lui a fait une piqûre pour calmer la douleur, et il a laissé des

comprimés dans une bouteille marron, sur le buffet. Il faut lui en donner en cas de douleurs trop importantes. Et il a donné rendez-vous à tes parents à St Angelus demain matin. Il veut absolument discuter avec eux. Je me disais que tu voudrais peut-être que je les accompagne si tu ne peux pas ?

Emily s'apprêtait à ouvrir la bouche, mais Rita ne lui laissa pas le temps de protester.

— Maisie Tanner s'est proposée d'emmener les garçons à l'école. Elle est folle de ton petit Richard, tu sais bien. Si elle me seconde, je peux aller à St Angelus. Le médecin a dit qu'il serait bon que quelqu'un accompagne tes parents pour écouter ce qu'il avait à dire et pouvoir le leur rappeler ensuite. Je lui ai dit que ce serait soit toi, soit moi. Qu'est-ce que tu en penses ? Tu peux te libérer ? Je crois bien que le médecin cherche à ce que ta mère soit prise en charge par les infirmières de St Angelus... Si c'est le cas, elle sera entre les meilleures mains qui soient. Ma propre mère y était, et elle les adorait. « Les Anges de Lovely Lane », qu'elle les appelait... Elles vivent toutes ensemble dans cette immense maison blanche juste en face de l'entrée du parc, tu vois laquelle ?

Emily opina du chef. Elle avait vu de ses propres yeux ces infirmières, avec leurs longues jupes, leurs capes et leurs chapeaux à froufrous, et quand elle était encore toute jeune, elle s'était dit qu'elle n'avait jamais vu de dames aussi jolies. Elle n'en avait jamais parlé à qui que ce soit, mais elle nourrissait depuis longtemps le rêve de devenir l'un de ces anges. Porter l'uniforme et veiller sur les malades. Mais tout avait pris brusquement fin avec la guerre, la mobilisation d'Alfred, sa blessure, la maladie de sa mère et deux petits garçons à gérer à la maison.

— J'arrête l'usine vendredi, Rita, apprit-elle à son amie. Il faut que je reste à la maison. Si maman est hospitalisée, je ne peux pas passer tout mon temps au travail. Je

peux te laisser y aller demain, pour que je puisse demander une semaine de préavis ?

— Bien sûr, ma douce. Je pense que rien de mieux ne peut lui arriver que de rester à St Angelus. Ta mère aura très bientôt besoin d'une aide qu'on ne peut pas lui fournir. Elle aura besoin de ces anges.

Emily sentit les larmes qui gonflaient ses paupières.

— Rita... Est-ce qu'elle va mourir ?

Rita sécha ses mains sur son tablier et vint enlacer sa jeune amie.

— Bien sûr que non, ma douce... On s'occupera d'elle à St Angelus le temps qu'on lui trouve une place au sanatorium, au bord de l'eau, comme la maman de Maisie Tanner, d'accord ? Allez, ravale tes larmes, ma chérie. On n'a pas le temps pour ça, toi et moi ; on a trop à faire, tu le sais bien... Regarde, je viens de laver la plus jolie chemise de nuit de ta mère. J'ai lavé la mienne aussi pour qu'elle puisse la prendre avec elle, au cas où. Tu n'as plus qu'à les mettre dans sa valise avec quelques affaires de toilette et un foulard pour ses cheveux. Je voulais lui laver le sien – Alf et moi avons lancé le fourneau pour réchauffer la pièce, donc l'eau était chaude – mais elle n'a rien voulu entendre. Si tu veux mon avis, elle avait envie de rester seule. Elle nous a reproché de gâcher le charbon pour rien, qu'il fallait attendre votre retour pour que vous en profitiez... Tiens, voilà mes tickets. Je m'occupe des petits. Va donc nous chercher ce satané beurre.

Elle lui tendit son carnet de rationnement et la prit une dernière fois dans ses bras.

— Vas-y, ma douce. Je te prépare un peu de soupe pour ton retour. Tu pourras rapporter ça chez toi.

Quand Emily arriva au niveau de l'épicerie, Maisie Tanner était la dernière de la queue. Emily savait que la jeune fille avait été à l'école avec Rita et qu'elle était

aujourd'hui mariée à Stan Tanner, qui était sur le front, et qu'ils avaient une fille de cinq ou six ans. Toute la petite famille vivait avec les parents de Maisie, et Emily était pleine de gratitude à l'idée qu'elle se soit proposée de s'occuper des garçons.

— Tiens, Emily ! Comment va ta mère, ma belle ? s'enthousiasma Maisie en la voyant arriver. J'ai prévenu Rita que je pouvais donner un coup de main au besoin. Ce serait avec plaisir. Maman me parlait encore juste avant que je parte de cette fois où ta mère avait amené tout un tas de gamins d'ici sur la côte avec Betty. Presque toute une rue, tu te rends compte ? Tu te souviens de son amie Betty ? Elle est au pays de Galles avec les autres, en attendant la fin de la guerre.

Oui, Emily était au courant. Toutes les semaines, les Haycock recevaient une lettre de Betty. Elle ne cessait de leur reprocher leur folie de rester à Liverpool et disait que l'air marin de Trearddur Bay était exactement ce dont sa mère aurait besoin. Emily commençait à se demander si elle n'avait pas raison, au fond...

— Elles auraient glissé cinq gamins par landau et pris le train comme ça ! Comment elles se sont débrouillées, ça restera toujours un mystère pour moi... N'empêche, quelle rigolade ! Notre Brenda faisait partie du lot, et je peux te dire qu'elle s'en souvient encore. Elle n'y est jamais retournée, depuis. Elle nous dit souvent qu'elle n'oubliera jamais cette journée. J'adorais ta mère... Pauvre femme...

Emily avait la gorge nouée, l'esprit seulement envahi par le temps passé que la jeune femme venait d'employer : *J'adorais*. De toute évidence, Maisie, qui n'était pourtant pas bien plus âgée qu'elle, était plus sage qu'elle ne le serait jamais. À côté d'elle, Emily avait l'impression de ne rien connaître de la vie. *Est-ce l'effet du mariage et de la maternité ? Cela nous fait-il grandir et mûrir d'un coup ?*

— Rita va accompagner ma mère à St Angelus demain. Elle a rendez-vous avec le docteur, parvint-elle enfin à répondre. J'ai décidé de démissionner. Ma place est à la maison, pour l'instant. Je ne peux pas continuer à dépendre comme ça des autres.

— Tu n'as pas à te soucier de ça, mais ça fera du bien à ton père, c'est sûr, commenta Maisie. Tu es une brave fille, Emily. Ne te fais surtout pas de mouron, ma belle. St Angelus est un endroit sûr. Certaines femmes de notre rue ont même commencé à aller accoucher là-bas, tu sais. Ma mère dit qu'elles n'y vont que pour le repos qu'on leur offre après l'accouchement. On vous y garde sept jours, tu te rends compte ? Et on n'a pas à lever le petit doigt : on s'occupe du bébé, tout. « L'Hôtel des Anges », que ma mère l'appelle. Elle y a vraiment passé de bons moments, une fois qu'elle a commencé à aller mieux. J'adorerais que notre petite Pammy devienne l'un de ces anges... Je serais tellement fière que j'en pleurerais, je crois bien ! En tout cas, celui-ci est un petit gars, pour sûr. Il n'arrête pas de donner des coups, rit la jeune femme en passant une main sur son ventre. Je vais finir par leur demander d'arrêter d'envoyer Stan en permission. Il est hors de question que j'aie un autre bébé avant que cette satanée guerre soit terminée ! Mais bon, une année sans rien faire relève sûrement de l'impossible, pour un homme, et je dois avouer que je ne raffole pas de l'idée que mon Stan commence à aller voir ailleurs...

Alors que le rouge lui montait aux joues, Emily songea que sa rue était elle aussi pleine d'anges.

Les voisins étaient merveilleux. Ils se relayaient tous au chevet de sa mère, ils cuisinaient pour elle, la lavaient, la soignaient... Le voisinage tout entier était rempli d'anges, et Maisie Tanner faisait sans aucun doute partie des meilleurs d'entre eux.

Le hurlement de l'alerte aérienne déchira brusquement l'air.

— Cours ! s'écria Maisie tandis que le bruit assourdissant d'une explosion leur fit siffler les oreilles.

Devant elles, la vitrine de l'épicerie venait de se briser. Elles n'avaient jamais assisté d'aussi près à quelque chose de si terrifiant, et l'espace d'une seconde, tout le monde dans la queue se figea, les mains vissées au visage, les sacs tombant à terre les uns après les autres. Un moment de silence suivit, seulement interrompu par le bruit du dernier éclat de verre qui venait de se briser sur le sol. L'épicier fut le premier à réagir, hurlant à pleins poumons de prendre la fuite.

— On est beaucoup trop près de ces foutus docks, grogna Maisie en reprenant, le souffle court, le chemin de la rue.

— Emily ! Maisie ! Venez dans l'abri, vite ! leur cria un voisin en les voyant détalier.

C'était l'équipier du père d'Emily, celui avec lequel il faisait ses tournées chaque soir afin de s'assurer que tout le monde s'était bien barricadé chez soi, ne laissant pas un seul rai de lumière visible à l'extérieur. Il se tenait à l'entrée de l'abri commun du quartier, plaisantant déjà avec les gamins qui venaient s'y réfugier à toutes jambes.

— Je ne peux pas ! Il faut que je retrouve maman et les garçons ! répondit Emily sans s'arrêter, mais Maisie l'attrapa par la main et la força à s'immobiliser.

— Non, attends ! Rita emmènera les enfants dans l'abri d'Arthur Street, et ton père se chargera de ta mère, ne t'inquiète pas. Il la portera s'il le doit. Ma mère s'occupera de notre Pammy. C'est plus sûr pour nous de rester ici, Emily. Allez, vite. On dirait bien que ça va nous frôler, cette fois. Bande de chiens...

Emily jeta un coup d'œil en direction de l'abri puis de la rue qui menait chez elle. Les bombes tombaient tôt, ce

soir. Elle savait qu'en courant vite, elle serait rentrée dans trois minutes à peine.

— Ils seront tous à l'abri dans moins d'une minute, insista Maisie. On ferait mieux d'écouter Tom.

Emily pouvait à peine l'entendre par-dessus la sirène hurlante, mais lorsque son aînée la prit de nouveau par le bras, elle sut que cette fois, ce n'était pas pour discuter. Elle la serrait si fort qu'elle en avait mal, et quand elle se tourna vers elle, elle vit que ses traits étaient déformés par la douleur.

— C'est le bébé ? lança-t-elle d'une voix paniquée.

Maisie hocha la tête, et Emily vit la douleur disparaître de son visage aussi vite qu'elle y était apparue.

— Ce n'est pas possible. Je n'en suis qu'au septième mois... Je ne peux pas me tromper : je sais quand Stan était en permission ! Ça va aller, ne t'inquiète pas. Ça va passer...

Emily avait participé aux exercices de la Home Guard six ou sept fois déjà, et elle savait que Rita et les garçons étaient très probablement en train de se ruer vers l'abri d'Arthur Street à cet instant précis, les deux plus jeunes nichés dans la nacelle du landau, Richard et Henry perchés sur le cadre et agrippés au guidon. Rita les avait maintes fois préparés à une telle situation. Ils partaient dans la direction opposée à la sienne, songea Emily. Elle imaginait son amie en train d'encourager les enfants à jouer au petit train.

— Tchou, tchou, murmuraient les petits dans la pénombre.

— Tous à bord du train de l'abri ! répliquerait gaiement la voix de Rita.

Alors qu'elles s'apprêtaient à pénétrer dans l'abri, Maisie et Emily tournèrent la tête vers le bruit d'une nouvelle explosion. Elle provenait du fleuve. Les flammes qui venaient lécher le ciel rendaient l'horizon d'un rouge intense.

— Mon Dieu..., souffla Emily en plaquant une main sur sa bouche. On dirait bien qu'un bateau a été touché, cette fois. Le ciel est en feu.

Muette de stupeur, Maisie suivit son regard en direction de la Mersey.

— Les filles, vous venez ou non ? commença à s'impatienter Tom, dont l'angoisse était palpable.

C'est alors que vint le silence. Ce silence lourd et oppressant durant lequel plus personne ne parle. Emily sentit les poils se dresser sur sa nuque, et avec un regard circulaire, elle vit que tous les gens s'étaient immobilisés autour d'elle, raides comme des statues. Une seconde plus tard, un sifflement atroce lui perça les tympanes, suivi d'une explosion assourdissante, plus violente que jamais. George Street venait d'être touchée.

Le matin était froid et brumeux, et les feux n'étaient toujours pas éteints tandis qu'elle longea cette rue qu'elle ne reconnaissait plus. Dans un état second, Emily faisait de son mieux pour ne pas céder à la panique, prenant de longues inspirations qu'elle recrachait lentement. La femme qui avait mis au monde la fille de Maisie – et non le garçon qu'elle avait été si convaincue d'attendre – était déjà partie dans Arthur Street à la recherche de la mère de Maisie, que celle-ci n'avait cessé d'appeler de la nuit, faisant en sorte de retenir chaque hurlement de douleur qui lui venait tandis que les bombes pleuvaient autour d'eux. Emily avait passé cette nuit interminable au chevet de son amie, le cœur serré par la terreur.

— C'est bien mauvais, tout ça..., avait commenté l'une des femmes présentes dans l'abri. Tom n'avait pu qu'opiner tristement.

Même s'il faisait désormais jour, la poussière et la fumée qui planaient au-dessus des têtes laissaient entrevoir un ciel rouge orangé. Les cris d'une femme qui

traversait la rue en courant lui parurent soudain irréels, comme si elle était en plein rêve.

— Où sont les maisons ? s'étonna Emily à voix haute, sans s'adresser à qui que ce soit. Et l'épicerie ? Où est-ce qu'elle est passée ?

Un peu plus loin, les sapeurs-pompiers barraient le passage. En la voyant approcher, les hommes qui travaillaient sur les canalisations de gaz lui crièrent de ne pas aller plus loin.

— Hé, petite, tu vas où comme ça ? lança un jeune homme tandis qu'elle se faufilait à travers la barrière qui avait déjà été érigée. Hé, arrête-toi ! Tu es folle ou quoi ? Tu ne peux pas aller plus loin.

— Mais c'est là que j'habite. Il faut que je rentre chez moi, répondit Emily d'une voix groggy. Je dois récupérer mes petits frères.

— Désolé, petite, mais c'est impossible. La rue a été directement touchée. C'est beaucoup trop dangereux.

L'homme l'attrapa par le bras et l'observa avec un regard empli d'empathie.

— Tu vis de quel côté de la rue, dis-moi ?

Emily se tourna vers lui.

— De... du nôtre, bégaya-t-elle, complètement perdue. Celui-ci.

Elle regardait là où quelques heures auparavant s'étaient tenues des maisons, et où ne régnaient désormais plus que des tas de ruines. C'est à cet instant qu'elle vit sa mère. Elle secoua frénétiquement la tête, incapable de croire à la vision qui s'imposait à elle, pourtant aussi nette que les flammes qui s'échappaient des décombres qui avaient composé sa maison. Elle se frotta les yeux. La poussière et la fumée brouillaient complètement sa vision. C'était un cauchemar. Elle finirait par se réveiller. Ça ne pouvait pas être la réalité. Non, ça ne le pouvait pas, et pourtant, ça l'était. C'était bien réel. C'était bien sa mère.

— Non, non ! se mit-elle à hurler, et un homme qu'elle n'avait pas encore vu, le visage maculé de suie, surgit du nuage de fumée en courant vers eux.

— Ça va, petite ? Il faut que tu partes d'ici. On doit s'occuper des arrivées de gaz avant de laisser que ce soit pénétrer le périmètre. Elle vit ici ? demanda-t-il au pompier qui lui tenait le bras.

Emily n'écoutait pas. Elle regardait le visage de sa mère, allongée sur le toit de la maison qui faisait face au néant où s'était trouvée la leur. Le bras pendant, elle avait les yeux grands ouverts, fixés droit sur la rue, enfin libérés de leur expression de douleur.

— Petite, ça va ? Ohé ? Il faut partir d'ici, sérieusement...

L'homme se tenait désormais juste devant elle, mais elle était incapable de tourner la tête vers lui.

— Maman..., murmura-t-elle.

Son regard suivit alors le sien.

— Bon Dieu..., cracha-t-il avant de l'attraper par l'épaule et de l'écarter.

— Il faut aller chercher ma mère. J'arrive, maman ! J'arrive ! se mit-elle à s'époumoner en direction des décombres. Richard ! Henry ! Richard ! Rita !

Elle voulut avancer, mais d'autres mains s'étaient jointes aux autres pour l'en empêcher.

— Emmenez-la à l'autre bout de la rue. Son père y est. Il est encore vivant, entendit-elle une voix déclarer. Il attend qu'on s'occupe du gaz pour pouvoir venir.

— Mais Rita est avec mes frères ! Elle doit accompagner maman à l'hôpital, tout à l'heure ! J'arrive, maman ! On va te descendre de là !

— Allez, viens, ma belle, murmura un homme qu'elle reconnut comme faisant partie de la Home Guard et qui la retenait par l'épaule. Plus personne ne peut rien pour elle, désormais. Il n'y a plus d'hôpital qui tienne,

malheureusement. Ils sont tous partis. Tous ceux qui se trouvaient dans cette rue. On a fouillé les décombres toute la nuit. Ton père est le seul survivant. Il était parti te chercher quand la bombe est tombée. Viens, on va aller le retrouver.

Elle entendait les pompiers discuter entre eux, tout près. Les voix provenaient du cœur des flammes et du nuage de poussière, au milieu des décombres.

— Saleté de bombe... On dirait bien qu'il y avait une femme et quatre ou cinq gamins, ici. Peut-être même plus. Tous morts.

La fumée s'étira l'espace d'un instant, et Emily découvrit que celui qui venait de parler se tenait dans ce qui avait été, la veille au soir encore, la cuisine de Rita.

— J'ai ses tickets..., balbutia-t-elle à travers ses larmes, comprenant que, parmi les enfants dont il venait de parler, deux étaient ses petits frères. J'ai ses tickets...